



**HAL**  
open science

## Moselle germanophone Contradictions linguistiques...

Roland Pfefferkorn

► **To cite this version:**

Roland Pfefferkorn. Moselle germanophone Contradictions linguistiques.... Revue des sciences sociales de la France de l'Est, 1998, Urbanité et citoyenneté, 25, pp.149-153. hal-01291795

**HAL Id: hal-01291795**

**<https://hal.science/hal-01291795>**

Submitted on 22 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

- de l'un et de l'autre sexe». Ou encore Livre V, 460c lorsqu'il est dit que «les enfants des sujets inférieurs, et même ceux des autres qui auraient quelque difformité, [seront cachés] en un lieu interdit et secret, comme il convient». On retrouve la même volonté de contrôler la reproduction chez Aristote qui préconise, dans *Les Politiques*, une loi interdisant de nourrir un nouveau-né difforme, (VII, 16, 1335-b, 15). Cf. Aristote, *Les politiques*, Paris, Garnier Flammarion, 1993, (trad. inédite, annotée par P. Pellegrin, 1ère éd. 1990).
8. Pour des détails concernant la réglementation des unions dans la Cité idéale voir *La République*, op. cit., (V, 457d-461e).
9. *La République*, op. cit., (V, 457d).
10. *La République*, op. cit., (V 462c ; note 309).
11. *La République*, op. cit., (III, 417b).
12. On ne sait pas grand chose de l'organisation de la catégorie désignée sous la dénomination de «troupeau» (artisans, paysans etc.) ; elle n'est en tout cas pas soumise au communisme. Aristote qui doute du bien-fondé du modèle platonicien relèvera bien des imprécisions quant à cette catégorie (*Les Politiques*, voir par ex, Livre II, 5, 1264-a).
13. K. Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, Tome 1, L'ascendant de Platon, Paris, Editions du Seuil, 1979, p. 95. C'est dans cet esprit que K. Popper a discuté la traduction du titre de l'ouvrage de Platon ; L'État ou encore La Constitution lui semblaient plus appropriés.
14. *La République*, op. cit., (VII, 540 c).
15. Cf. Aristote, *Ethique de Nicomaque*, Paris, Garnier Flammarion, 1965. C'est principalement dans les livres VIII et IX consacrés à l'amitié qu'Aristote va se livrer à des considérations sur la relation homme/femme, et plus généralement sur la famille. Cet ouvrage serait un canevas dont les thèmes seront développés plus précisément par Aristote dans *Les politiques* (Cf. note 281 de l'*Ethique de Nicomaque*).
16. Aristote, *Ethique de Nicomaque*, op. cit., (VIII, XII, 3).
17. Le terme d'amitié, traduction la plus proche de «philia», ne recouvre pas la signification exhaustive du terme grec. J. Voilquin, traducteur de l'ouvrage, note que dans un sens très large, la «phi-

lia» renvoie à la sociabilité.

18. Voir ici la typologie de l'amitié (utile, plaisante et vertueuse) élaborée par Aristote. Cf. *Ethique de Nicomaque*, op. cit., (VIII, Chap. III).
19. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (I, 5, 1254-b, §7).
20. Aristote, *La Génération des animaux* cité par G. Sissa, *Philosophies du genre*, in *Histoire des femmes en Occident*, Tome 1, L'Antiquité, Plon, 1991, pp. 65-99.
21. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (I, 12, 1259-a). Les crochets [] à l'intérieur des guillemets sont du traducteur.
22. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (I, 12, 1259-b, 11-14).
23. Aristote, *Ethique de Nicomaque*, op. cit., (VIII, XII, §7).
24. Aristote, *Ethique de Nicomaque*, op. cit., (VIII, VII, §2). Aristote en donne la définition suivante dans *Les Politiques* «L'égalité proportionnelle s'oppose à l'égalité numérique, celle-ci répartit les choses (biens, pouvoir...) en en donnant une part égale à chacun quel qu'il soit, celle-là les répartit proportionnellement à la valeur de chacun» (V, 1, 1301-a ; note 1).
25. L'idée d'une nature divine, donc parfaite, perdurera jusqu'à l'avènement des monothéismes ; la perfection qui était l'attribut de la Nature deviendra celui de Dieu. Une nouvelle conception de la nature verra le jour ; celle-ci sera la condition sine qua non de la naissance, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, de la science moderne. Dès lors, les scientifiques suppléeront aux philosophes dans l'explication du monde.
26. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (II, chap. 1 à 6).
27. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (II, 5, 1263-a).
28. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (II, 5, 1263 b).
29. Aristote, *Les politiques*, ibid. Les mots entre crochets [] sont du traducteur, P. Pellegrin.
30. Le terme «classique» marque ici la différence avec la théorie du droit naturel des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qualifiée de moderne. Le postulat de base du droit naturel classique stipule que les lois (nomos) et la nature (physis) coïncident ; les conventions dans la mesure où elles rejoignent l'ordre naturel du monde, sont nécessairement justes.
32. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (I, 2,

§2, 1252-a). Les citations suivantes renvoient toutes au Livre I, 2.

33. Pour Platon, les sophistes sont des manipulateurs (ils disposent de grands talents d'orateur), des «illusionnistes» qui abordent toute sorte de sujets sans les maîtriser, c'est-à-dire sommairement sans laisser de place à la nuance et à l'approfondissement. Le fait que les sophistes faisaient la distinction entre le nomos (convention) et la physis (nature) - ils peuvent de ce fait être considérés comme les précurseurs des théories du contrat - n'est sans doute pas étranger à l'hostilité de Platon à leur égard. Voir sur ce point C. Castoriadis qui montre bien la mise à l'écart par Platon des penseurs critiques ou hommes politiques qui allaient à l'encontre de sa pensée in La démocratie athénienne : fausses et vraies questions, *Esprit*, déc. 1993, p. 30 et s.
34. Il faut en effet sortir «des cercles de l'Académie et du Lycée pour trouver des écoles qui accordent leur protection à l'individu sur le terrain politique, et qui l'émancipent dans le vrai sens du mot de l'emprise de la Cité aussi bien moralement que physiquement» in B. Badareu, *L'individuel chez Aristote*, Paris, Bovin et Cie Editeur, s.d., p. 19.
35. Aristote, *Les politiques*, op. cit., (II, 2, 1261-a).
36. L. Dumont, *Essais sur l'individualisme, Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Collection Points, Essais, 1991.
37. L. Dumont, *Essais sur l'individualisme*, op. cit., p. 303.
38. J-P. Vernant, «L'individu dans la Cité» in *L'individu, la mort, l'amour*, Folio Histoire, 1996, p. 214.
39. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Agora Presses Pocket, 1994, p. 64.
40. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, op. cit., p. 70.
41. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, op. cit., p. 64. On remarquera ici qu'à l'origine le terme despote (despotès) désignait le chef de famille, le maître de maison.
42. Nous reprenons ce terme à dessein, H. Arendt parle d'une sphère où l'on cache (l'espace privé) et d'une sphère où l'on montre (l'espace public).
43. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, op. cit., p. 80.

# Moselle germanophone

## Contradictions linguistiques...

*Cet article discute des rapports entre langue écrite et langue parlée et entre langue dominante et langue dominée, et de ces rapports entremêlés, à partir du terrain mosellan.*

*Il souligne notamment le caractère profondément contradictoire du changement de langue, qui, même s'il est imposé, n'est pas exclusivement négatif. D'autant plus que le changement de langue signifie aussi passage d'une langue parlée (le platt, platt-däitsch ou däitsch) à une langue écrite (le français).*

*Les vertus de l'écrit (au demeurant aussi bien de la langue française que de l'allemande), en tant que moyen d'accès à l'universel, sont particulièrement soulignés au travers d'une variation du vieux débat sur les rapports entre l'universel et le local.*

La parution du livre de Daniel Laumesfeld, *La Lorraine francique. Culture mosaïque et dissidence linguistique*<sup>1</sup> offre l'occasion de discuter une fois encore des rapports entre langue écrite et langue parlée et entre langue dominante et langue dominée, et de ces rapports entremêlés. Mais cette fois à partir d'un terrain qui généralement est négligé.

Si le cas de l'Alsace est en effet souvent évoqué, celui de la minorité germanophone lorraine reste par contre mal connu. Au mieux il est ramené, et donc assimilé, à la situation alsacienne, au pire il est ignoré. La minorité germanophone lorraine recouvre pourtant environ les deux tiers du département de la Moselle, à la frontière du Luxembourg et de l'Allemagne et en bordure du nord de l'Alsace. De Sierck à Bitche, de Phalsbourg à Sarreguemines, de Forbach à Thionville. La langue parlée par cette minorité appartient *grosso modo* aux familles dialectales franciques qui recouvrent par ailleurs une partie importante du monde germanique central de Cologne à Sarrebrück ou de Luxembourg à Francfort. Alors que la plus grande partie de l'Alsace appartient à l'aire alémanique.

L'auteur du livre mentionné plus haut, Daniel Laumesfeld est issu d'une famille ouvrière rurale. Il était originaire d'un village du nord-ouest du département de la Moselle, à proximité de Sierck, appartenant à l'aire du francique luxembourgeois. Il avait notamment vécu par la suite à Thionville qui se trouve à la limite de cette aire et s'était engagé activement pendant plusieurs années dans la lutte contre la centrale nucléaire de Cattenom

construite au bord de la Moselle à la frontière franco-luxembourgeoise. L'un des principaux animateurs du mouvement régionaliste progressiste lorrain et musicien reconnu, il avait prolongé son activité militante sur le terrain «savant» comme docteur en linguistique et chargé de cours à l'université de Metz. Mort brutalement en 1991, à l'âge de 36 ans, son livre posthume est d'abord le reflet de son itinéraire.

Celui-ci rassemble un ensemble de textes qui fournissent un certain nombre d'informations et des réflexions sociolinguistiques, historiques, économiques, sociales et politiques et s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux minorités linguistiques, en France ou ailleurs. Ses analyses sont fortement centrées sur sa zone d'origine, l'aire du francique luxembourgeois et de ce fait marquées par un certain localisme. Les conclusions et les enseignements qu'il en tire pour l'ensemble de l'aire francique mosellane ne sont pas toujours convaincantes. La toute relative unité linguistique de la Lorraine francique se traduit-elle vraiment par une unité régionale vécue comme telle par ses habitants ? Correspond-elle effectivement à une unité économique et sociale quand on sait par exemple, que les études de l'INSEE portant sur les déplacements de population (quotidiens ou hebdomadaires) ou sur les migrations interrégionales montrent que le bassin houiller (Forbach, Merlebach, voire Saint-Avold), et davantage encore la région de Sarreguemines et le pays de Bitche sont fortement tournés vers Strasbourg et l'Alsace, mais aussi vers l'Allemagne, alors que le Nord-Ouest du département, la

**ROLAND PFEFFERKORN**

Faculté des Sciences Sociales  
Laboratoire de Sociologie de la Culture  
Européenne

région de Sierck ou celle de Thionville notamment, sont plutôt tournées vers Metz ou vers le Luxembourg ? Malgré ses limites, l'ouvrage de Daniel Laumesfeld, préfacé par Louis-Jean Calvet et mis en forme par Marielle Rispail, a le grand mérite de rassembler, pour la première fois en France, un ensemble d'études sur la culture et la langue des mosellans germanophones. La plupart des textes de ce livre ont été écrits il y a plus de dix ans et ont certes surtout un caractère de document historique en raison de l'accélération des changements linguistiques. Ces textes intéresseront peut-être davantage aujourd'hui les sociolinguistes que les militants de la mouvance régionaliste qui a subi les contrecoups de cette accélération. Leur lecture n'en est pas moins stimulante. L'intérêt du livre, qui tient à la foule d'informations originales rassemblées, ne doit cependant pas conduire à cacher un certain nombre de désaccords avec certaines analyses de l'auteur, désaccords qui ne tiennent pas seulement au caractère déjà historiquement datées de certaines données.

Le point de vue critique que je développerai dans la suite de ce texte sera aussi un point de vue indigène dans la mesure où la langue parlée dont il est question est ma langue maternelle. C'était même mon unique langue jusqu'à 6 ans, âge auquel, je suis entré à l'école primaire et où j'ai appris à lire et à écrire dans une autre langue que j'ignorais alors, le français. Je veux préciser aussi d'emblée, que je considère, pour ma part, depuis la fin des années 1970, que «*les jeux sont faits*» en ce qui concerne l'avenir à terme de la langue parlée allemande en Moselle (les différentes variétés de francique, francique luxembourgeois, mosellan et rhénan, correspondant approximativement aux langues parlées dénommées respectivement *platt, platt-daitsch* ou *daitsch*). Le nombre de locuteurs réguliers a fortement chuté ces deux dernières décennies, à mon avis de manière irréversible. Si le livre de Daniel Laumesfeld, paru en 1995, donne encore le chiffre de 300 000 personnes qui, en Moselle, sont sensées parler quotidiennement «*autre chose que le français*», il me semble cependant nécessaire de préciser que ce chiffre correspond davantage à l'état des lieux dans les années 1960 qu'à celui des années 1980 et *a fortiori* celui des années 1990. Il ne correspond plus à

la réalité linguistique actuelle et doit certainement être revu à la baisse. Toutes les enquêtes sur la pratique des dialectes allemands réalisées en Alsace, où le recul est peut-être moindre qu'en Moselle, montrent que depuis 20 ans ce recul est considérable et qu'il s'accélère. En Moselle, même dans les zones rurales où la pratique des dialectes allemands restait hégémonique il y a encore 20 ans, comme dans le pays de Bitche, les jeunes générations sont pour l'essentiel socialisées en français, hormis une pratique résiduelle du dialecte avec les grands-parents. Autre indice : les immigrés polonais ou algériens installés dans le bassin houiller, de même que des ouvriers verriers français (et francophones) recrutés par les cristalleries du pays de Bitche au début des années 1960, réalisaient jusque dans les années 1960 leur intégration dans le monde local en apprenant la langue parlée, à savoir le dialecte allemand. Depuis lors, hormis quelques immigrés turcs ayant transité précédemment par l'Allemagne, les immigrés apprenent tous le français.

Daniel Laumesfeld parle du changement de langue tel qu'il l'a vécu comme d'un traumatisme, en particulier dans les chapitres à caractère autobiographique, intitulés *L'enfance d'un bâtard* et *Je m'esquinte à parler français*. Il conçoit le passage du dialecte germanique au français comme étant absolument négatif en raison de l'imposition du français. Il vit ce passage comme un processus honteux, un peu comme ces immigrés algériens dont parle Abdelmalek Sayad<sup>2</sup>. Les immigrés abandonnent leur langue quand ils quittent leur pays, leur village, leur quartier. Cependant dans le cas des mosellans germanophones, comme pour d'autres minorités linguistiques régionales en France, ce processus honteux peut être repéré auprès de sédentaires. Il concerne à la fois une partie des personnes qui passent au français et une partie de celles qui continuent à parler leur langue maternelle. Les premiers, comme l'auteur, abandonnent (partiellement) le dialecte presque à leur corps (à leur langue ?) défendant, sous la pression de l'état des choses (pour l'essentiel le rapport entre la «langue dominante» française et la «langue dominée»), le dialecte francique, coupée de sa langue écrite «naturelle» ; et l'évolution rapide de ce rapport après la seconde guerre mondiale). Ils se sépa-

rent aussi, du même coup, au moins partiellement, de leur univers affectif, sentimental et idéologique... Et cette coupure est douloureuse. Les seconds continuent à parler leur dialecte. Mais ils sont parfaitement conscients qu'il s'agit d'une forme linguistique dévalorisée, infériorisée, qui n'a même plus le statut de «langue», puisque les instituteurs et les autres agents de l'imposition du français ne lui laissent que le qualificatif de «patois». D'autant plus, par ailleurs, que les possibilités d'ascension sociale sont clairement subordonnées à la scolarisation, donc à la connaissance de la langue française.

Ces remarques ne doivent pas pour autant conduire à sous-estimer le caractère profondément contradictoire du changement de langue. Car, même si ce changement est imposé par les circonstances, et donc subi par les individus, son caractère contradictoire est probablement sous-estimé par l'auteur qui reconstruit comme absolument négative son expérience personnelle avant de la généraliser. En effet, tout est-il vraiment négatif dans un changement de langue, y compris quand il est imposé ? Cela ne dépend-il pas aussi de ce qui est véhiculé par la nouvelle langue ? Des possibilités qui sont offertes, possibilités d'accès à des mondes nouveaux, possibilités aussi d'ascension sociale ? *In fine* tout ne dépend-il pas, me semble-t-il, de la manière dont ce changement est vécu. L'expérience de ce changement peut donc être très différente d'un individu à l'autre, d'un groupe social à l'autre. Elle peut être vécue de manière très positive quand le changement résulte d'une décision personnelle, du moins quand le phénomène est vécu comme tel. Ainsi Elias Canneti raconte dans *Histoire d'une jeunesse, la langue sauvée*<sup>3</sup> dans quelles circonstances il en est venu à choisir la langue allemande. Après un parcours familial et personnel mouvementé, bercé dans son enfance par le *ladino* (l'espagnol des juifs sépharades), mais aussi par d'autres langues, notamment le bulgare et le turc, puis immergé dans un bain linguistique anglais, c'est l'allemand que Canetti a finalement choisi dans son adolescence, essentiellement pour de solides raisons affectives. Et c'est dans cette langue qu'il s'exprimera plus tard en tant qu'écrivain. A l'inverse, dans le cas de l'auteur de *La Lorraine francique* qui nous livre pourtant

CB 264

#### Jochen Crerz

des textes écrits en français, le changement de langue, certes imposé, est vécu de manière très négative.

Pour discuter plus avant l'interprétation de Daniel Laumesfeld je m'appuierai à mon tour sur mon expérience et vécu personnels et sur des constats plus généraux. Mosellan germanophone d'origine comme l'auteur, la langue française était d'abord pour moi la langue de l'école, celle par laquelle il fallait passer pour apprendre à lire et à écrire. La conscience claire que l'allemand était la forme écrite de ma langue parlée n'est venue que plus tard : après avoir commencé à apprendre l'allemand, en tant que langue vivante étrangère, c'est-à-dire à l'école, mais seulement à partir de la sixième. La langue française n'a pas seulement été une langue imposée, elle a aussi représenté pour moi une formidable ouverture, ouverture à l'école d'abord avec tout ce que cela implique, ouverture au monde des idées, ouverture à la littérature et à la culture, ouverture à des problématiques et des valeurs... Certes, il est vrai que j'ai connu la répression linguistique la plus imbécile des années 1958-1964 quand j'étais à l'école primaire de mon village dans le pays de Bitche (Est du départe-

ment de la Moselle). Répression plus imbécile encore que celle qu'a rencontrée l'auteur au début des années soixante près de la frontière luxembourgeoise. Quoi de plus imbécile en effet que d'être forcé par l'instituteur d'écrire 100 fois : «*Je n'ai pas le droit de parler allemand dans la cour de récréation*», et ceci à de nombreuses reprises durant l'année. Quoi de plus imbécile que la pancarte accrochée au mur de la salle de classe : «*Défense de cracher par terre et de parler allemand*». Quoi de plus imbécile que de désigner du terme à connotation fortement péjorative de «patois» la langue parlée des habitants de cette région. A tel point que cette appellation : «patois» a été largement intériorisée et est encore utilisée de nos jours en Moselle par ceux qui s'expriment en dialecte allemand francique. Car pour les agents essentiels de l'imposition du français qu'étaient *de facto* les instituteurs, les indigènes parlaient le «patois» en Moselle et l'«alsacien» en Alsace. On y reviendra.

Mais il est vrai aussi que l'école et par dessus tout l'accès à la langue écrite française ont représenté un élargissement considérable de mon horizon, surtout à partir de la sixième qui à cette époque

n'était encore accessible qu'à une infime minorité d'élèves dans certaines zones rurales. Par exemple, dans mon village trois garçons seulement sur un total de trente cinq garçons et filles de ma classe d'âge sont partis en sixième, les autres sont allés travailler, la plupart à 14 ans et le plus souvent à la cristallerie proche. Le monde de l'école représentait une possibilité de découvrir d'autres mondes, de rompre avec l'enfermement, à la fois familial et communautaire du village. Au demeurant le problème qui s'est posé pour moi n'est pas si différent de celui de tous les enfants des milieux populaires qui à l'école doivent apprendre la «langue de l'école», il était simplement plus compliqué parce que la langue de l'école était vraiment très différente de la langue parlée.

L'école permettait de casser les murs et offrait, me semble-t-il, une possibilité d'atteindre l'universel. Et ne faut-il pas, pour cela quitter le village pour la ville, réellement ou métaphoriquement, ne serait-ce que par les livres, la lecture, l'écriture, reculer des limites trop étriquées, aller au-delà de la ligne d'horizon... s'ouvrir au monde ? Un peu dans le sens indiqué par l'écrivain portugais

Miguel Torga quand il dit que : «*L'universel, c'est le local moins les murs*»<sup>4</sup>. Car ce sont «*les murs*» qui font de l'univers familial, villageois, local, régional, national un cadre trop étrié et étouffant.

Le monde urbain est souvent dépeint par ceux qui idéalisent le monde rural comme le monde des perturbations, le monde des tentations et de la perte. On retrouve fortement ce thème dans la littérature régionaliste allemande du début du XX<sup>e</sup> siècle, la *Heimatkunst*. A noter que le chef de file de ce courant, Adolf Bartels, profondément antisémite, s'est rapproché par la suite des nazis et de la *Blut-und-Boden-Dichtung*. Mais, la ville, ce monde mélangé, cosmopolite, ce produit de la modernité, n'est-il pas aussi un espace de rencontres où les gens vont et viennent ? Traversée par des tensions, espace de disputes et de débats, n'est-elle pas d'abord le monde de la liberté et de la démocratie ? Un monde aussi où les différences sont acceptées plus facilement que dans des communautés plus réduites, grâce notamment à la protection tolérante d'un anonymat relatif ? Bref, quitter la communauté de la langue parlée, la communauté du dialecte, n'est-ce pas aussi quitter ce lieu des «racines», ce lieu où règne le même pour accéder à l'univers du mouvement et de la variété, aux sphères des «branches» et du «feuillage», grâce à l'écrit, grâce au livre, grâce à la pensée critique ?

En quoi le fait d'en rester à la langue parlée, même quand il s'agit du «francique», relèverait-il d'une *dissidence* linguistique ? J'avoue ne pas comprendre. Car l'auteur défend plutôt l'idée de conserver ou de valoriser le particularisme dialectal. Or l'ouverture que procure l'accès à une langue écrite, qu'il s'agisse de l'occurrence du français ou de l'allemand, ou, mieux, des deux langues et d'autres encore, n'est-elle pas infiniment plus positive que le repli sur la forme dialectale. Cette ouverture à l'écrit permet précisément toutes les dissidences, tandis que le repli sur le dialecte encourage plutôt la reproduction du même.

Autre difficulté, le *francique* est loin d'être unifié. Le problème est proche ici de celui de l'*alsacien* qui, d'un point de vue linguistique, est aussi une appellation confuse, imposée par la domination française, appellation tout aussi aliénée et aliénante que celle de «patois». Car l'*alsacien* n'est pas plus unifié que le fran-

ciq. Il désigne en fait l'ensemble des dialectes parlés en Alsace, des dialectes germaniques bien sûr, et pour être encore plus précis des dialectes allémaniques et franciques. De ce point de vue il peut être intéressant de signaler le nom donné par les autochtones à leur langue parlée : quand les habitants du pays de Bitche l'appellent *daitsch*, il n'y a a priori aucun problème pour penser le rapport de la langue parlée à la langue écrite, au *Hochdeutsch*. Il en est de même pour ceux qui en Alsace parlent le *elsässerdtisch* ou de ceux qui en Moselle centrale parlent le *plattdaitsch*. Par contre, quand la langue parlée est dénommée *platt* (ou pire «patois») ou *alsacien* le rapport à la langue écrite, le rapport à l'allemand, est beaucoup moins évident, et même parfois dénié par certains régionalistes à la recherche d'une pureté originelle alsacienne ou francique. Cette recherche d'une originalité et à la limite d'une pureté originelle rapproche paradoxalement ceux-ci de Fustel de Coulange. Ce dernier n'est-il pas allé jusqu'à prétendre à la fin du siècle dernier que l'alsacien n'avait rien à voir avec l'allemand mais qu'il dérivait du celte ! Ce n'est pas étonnant alors que certains régionalistes en viennent à poursuivre des fantasmes : écrire le *platt* (le francique ou le luxembourgeois) ou écrire l'*alsacien*.

La répression linguistique jacobine a, dans certains cas au moins, renforcé le désir de maîtriser la langue écrite allemande. Ainsi, parallèlement à ma découverte scolaire de la littérature française, très tôt je me suis plongé dans la littérature allemande. Durant mon adolescence, la découverte de Kafka a été un véritable choc esthétique. Lire Kafka dans le texte, lire «*das Schloss*», «*der Prozess*», «*Amerika*»... découvrir la correspondance étroite entre la langue parlée, *daitsch*, le «patois» des instituteurs, le «ce-n'est-pas-de-l'allemand» des professeurs du collège et la langue allemande écrite par Kafka fut une révélation. Finalement la barrière entre l'allemand parlé et l'allemand de la littérature, la «grande» langue allemande (*Hochdeutsch*) pouvait être franchie. La séparation était moins nette qu'on ne le disait. Mes camarades de classe de l'école primaire qui sont, pour la plupart, partis travailler à l'usine à l'âge de 14 ans, ont certainement eu beaucoup plus de difficultés à établir ces liens, voire tout simplement à maîtriser

suffisamment l'une des deux langues, afin de pouvoir accéder à la culture écrite. Car c'est l'école, d'abord l'enseignement de la langue et de la littérature allemande au lycée puis la lecture de Kafka, qui m'ont fait découvrir ce lien et aussi la richesse et la beauté de cette langue allemande...

Dans les greniers d'Alsace et de Moselle on trouvait facilement après la guerre et jusque dans les années 1970, des exemplaires de «*Mein Kampf*» qui étaient distribués en quantité pendant l'annexion, à l'occasion de la remise de décorations comme à l'occasion des mariages. J'ai lu «*Mein Kampf*» dans le texte à l'âge de 17 ans. Hitler y exprime sa haine des Juifs, mais aussi son aversion vis-à-vis des Français, presque à chaque page. Certes, l'antisémitisme peut parfaitement s'exprimer aussi dans la langue parlée. Et quand il n'y avait pas de Juif dans un village d'Alsace ou de Moselle, les habitants étaient parfaitement capables, y compris après-guerre, de l'inventer, par exemple en qualifiant l'unique protestant de «Jud», le qualificatif étant bien entendu considéré comme infamant. Et quand sur onze famille juives il n'en restait plus que cinq dans tel village, personne ou presque ne s'inquiétait de ce qu'ils étaient devenus. J'ai donc lu «*Mein Kampf*» dans le texte. J'ai rencontré ainsi la matrice de ce qui allait devenir la langue du troisième Reich, la langue «nazie», la fameuse LTI (*Lingua Tertii Imperii*), magnifiquement analysée par Victor Klemperer. J'ai noté scrupuleusement dans un cahier tous les mots, somme toute assez nombreux, malgré ma familiarité avec la langue allemande, dont j'ignorais le sens précis. Le principal enseignement que j'en avais tiré sur le plan linguistique est le fait qu'un bon tiers de ces mots, qui m'étaient plus ou moins inconnus, relevaient du registre scatologique. C'est ainsi que j'ai découvert que la langue de l'antisémitisme et la langue anti-*welsch* (anti-française) était aussi une langue ordurière... C'est cette tendance de la langue nazie à flatter les instincts (de préférence les plus bas) plutôt que l'intelligence que relève Victor Klemperer de manière plus générale quand il fait cette observation qui n'a malheureusement pas perdu de son acuité aujourd'hui : «*Plus un discours s'adresse aux sens, moins il s'adresse à l'intellect, plus il est populaire. Il franchit la frontière qui sépare la popularité de la déma-*

*gogie ou de la séduction d'un peuple dès lors qu'il passe délibérément du soulagement de l'intellect à sa mise hors circuit et à son engourdissement*»<sup>5</sup>.

Mais la langue de Hitler n'avait rigoureusement rien à voir avec la langue de Kafka ou celle de Heinrich Heine, de Karl Kraus, de Heinrich Böll ou de Max Frisch que j'ai découverte à peu près à la même époque, ou encore celle de Thomas Bernhard, d'Elias Canetti ou de Fritz Zorn, et de tant d'autres, que j'ai lus plus tard. Découvrir aussi l'abîme qui sépare la langue de la haine et de la confusion et la «grande» langue allemande et sa clarté, découvrir la nécessité d'éviter de mêler la langue des nazis à celle des œuvres littéraires ou philosophiques...

En même temps cette séparation que j'aurais souhaitée claire, limpide ne l'était pas, loin de là même. La génération de nos parents n'a-t-elle pas été scolarisée dans les écoles nazies, l'allemand écrit appris dans ces écoles n'était-il pas fortement marqué par les stigmates de cette LTI<sup>6</sup> ? D'autant plus que des traces, semble-t-il, restaient perceptibles dans certaines expressions, voire certains dictons venus tout droit de l'école de ces temps-là. Les dialectes ne sont pas restés «purs», loin s'en faut. D'autant que les nazis ont repris dans leur jargon écrit des mots ou des expressions qui étaient utilisés dans le langage populaire, donc dans les parlars dialectaux, mais qui avaient leur équivalent en *Hochdeutsch*. Ils en ont fait «leurs mots». Un seul exemple : *Mädel*, nom usité dans tous les dialectes de l'Allemagne du sud, mais aussi en Autriche ou en Alsace, pour désigner une jeune fille est repris par les nazis, par exemple, dans le nom de l'organisation destinée à encadrer les jeunes filles : le BDM - Bund deutscher Mädel). Le nom utilisé en *Hochdeutsch* étant *Mädchen*.

Un des résultats de la répression linguistique jacobine (et de l'enseignement de l'allemand à l'école de la République !) a été de me conduire, comme beaucoup de mes camarades de collège et de lycée au départ dialectophones, à vouloir maîtriser, parallèlement au français, cette «grande» langue allemande. Et cela d'autant plus que le dialecte, le «patois» était décrié, considéré comme vil, «moche», plus peut-être par les camarades de classe francophones que par les professeurs...

La conjoncture linguistique et scolaire a cependant fortement changé en 20 ou 30 ans. On a en effet assisté au recul considérable de la pratique des dialectes germaniques, franciques ou alémaniques (en Moselle comme en Alsace), et au recul concomitant de l'enseignement de l'allemand dans les collèges et lycées au profit essentiellement de l'anglais mais aussi d'autres langues comme l'espagnol ou l'italien. Ce recul est à mettre en parallèle avec le développement durant la même période, au Luxembourg, de l'enseignement de l'allemand et du français, depuis longtemps, toutes deux, langues officielles du grand duché, de même que la promotion de la langue parlée, du francique luxembourgeois, notamment dans les médias audio-visuels. Trois langues «nationales» (le français, l'allemand et depuis peu le luxembourgeois) coexistent dorénavant dans ce petit pays, le pluri-linguisme semble s'être développé, non sans contradiction cependant, tandis qu'en Moselle et en Alsace le recul de l'allemand, dans ses formes écrite et parlée, s'est accentué de manière irréversible. Des considérations historiques et géopolitiques ont certainement contribué aussi au développement du bilinguisme (français-allemand) au Luxembourg, notamment pour mieux permettre au Grand Duché de se distinguer de l'Allemagne et d'asseoir son indépendance étatique malgré sa petite taille.

Le mouvement régionaliste progressiste qui s'était développé après 1968 est, non seulement arrivé tardivement, mais n'a pas pu ou pas su mettre l'accent sur la nécessité première de développer l'accès à la forme écrite des langues parlées en Alsace ou en Moselle, à savoir l'allemand littéraire, le *Hochdeutsch*. Une partie parfois majoritaire des mouvements régionalistes a poursuivi la quête d'une langue (écrite) impossible (le francique) ou disparue (le vieil allemand, l'alémanique, qui s'écrivait effectivement avant Luther et qui a sa littérature comme le français ancien a la sienne). Cette quête impossible a contribué à leur échec. Le résultat est dorénavant clair : la pratique des dialectes germaniques s'est effondrée. Les nouvelles générations sont scolarisées et socialisées en français. Mais, pour les générations plus âgées (mais pas forcément très âgées, car le phénomène connaît des variations importantes suivant les lieux), au lieu de maîtriser deux

langues écrites, ce qui est le cas d'une grande partie des Luxembourgeois, beaucoup d'adultes, mosellans et alsaciens dialectophones qui ont quitté l'école à 14 ou à 16 ans, n'en maîtrisent finalement aucune.

## Bibliographie

- BEYER E., MATZEN R., BOTHOREL-WITZ A., PHILIPP M., SPINDLER S., *Atlas linguistique et ethnographique de l'Alsace*, Paris, éd. du CNRS, 1969, 1984.
- BOTHOREL-WITZ A., HUCK D., « Entre savoir et imaginaire », *Saisons d'Alsace*, « Le dialecte magré tout », n° 133, automne 1996.
- BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- DENIS Marie-Noëlle, VELTMANN Calvin, *Le déclin du dialecte alsacien*, Strasbourg, Presses Universitaires, 1989.
- HAGEGE Claude, *L'homme de paroles*, Paris, Fayard, Folio, 1985.
- LADIN W., ROSENFELD G., « Le processus de normalisation linguistique en Alsace », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n° 8, 1979.
- VOGLER Pierre, « Quelle pratique linguistique pour l'Alsace », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, n° 8, 1979.

## Notes

1. Paris, L'Harmattan, collection «sémantiques», 1996, 316 pages.
2. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, De Boek, Bruxelles, 1991.
3. Albin Michel, 1980.
4. Miguel Torga, *L'universel, c'est le local moins les murs*, William Blake and co. et Barnabooth édit. Bordeaux, 1986, page 25. Il s'adresse en 1954 à ses compatriotes du Tras-os-Montes immigrés au Brésil. Pour cet auteur, le lieu d'origine ne peut être véritablement «authentique» que «s'il est exposé aux regards du monde».
5. Victor Klemperer, *LTI, La langue du IIIe Reich*, Albin Michel, Paris, 1996, page 81.
6. D'où une hésitation des Alsaciens à parler le dialecte ou l'allemand